

## fictions de l'Europe

PATRICK AMINE

■ Sigrid Damm est une Allemande qui a écrit un livre remarquable et original : *Christiane et Goethe, une recherche* (1). Ni biographie, ni essai, mais une «monographie scientifique». Cette recherche s'appuie sur les archives de la ville de Weimar, des correspondances et d'innombrables documents pour révéler la vie de Christiane Vulpius (1765-1816) aux côtés de Goethe, dont elle fut la dernière épouse. Goethe la rencontre en 1788, elle a alors 23 ans. Il va vivre avec elle en union libre (sa fonction et les mœurs de l'époque ne le permettaient pas), avant de se marier en 1806 : il a 57 ans et elle 41.

Ce livre est conçu comme une enquête, une recherche plus précisément. Il raconte en parallèle la vie de cette femme issue du peuple et celle de Goethe, l'écrivain qui connut le succès dès la publication des *Souffrances du jeune Werther* en 1774, à 24 ans, adulé par toute l'Europe, que Charles-Auguste, le prince de Weimar, anobli, et qui devint ministre des finances. L'auteur a réuni ici des rapports inédits et des textes éblouissants sur cette relation parfois paroxystique entre Goethe, dont la puissance créative ne tarie jamais, et celle qu'il appelle mon «*Erotikon*», puis «*ma femme*».

Dans la ville de Weimar, les choses ne sont pas aussi simples pour la famille Vulpius. Ce nom prête à rire. Les langues se délient. Les écrivains ne manqueront pas de souligner cette étrange relation de Goethe. Plus tard, Thomas Mann dira d'elle qu'elle était un beau morceau de viande, Romain Rolland la dénigre et Musil écrit : «*la partenaire sexuelle de l'Olympien vieillissant*». Pourquoi ce tollé rétrospectif ? Christiane est une fille sortie de nulle part, même si elle a un frère qui écrit. Goethe essaiera de l'aider. L'auteur, qui n'a pas encore publié son *Faust*, voyage alors beaucoup en Italie pour se ressourcer et il y découvre l'amour. Il en fait part à ses amis Schiller, Herder, avant sa fameuse rencontre et son amour platonique avec Charlotte von Stein. Il écrit : «*Et c'est ainsi que je rêve et je flâne à travers la vie, je livre des procès dégoûtants, écris des drames et des romans et autres choses semblables. Je dessine et fais la cour et même les choses aussi vite que cela veut aller.*» Il observe «*ceux d'en haut et ceux d'en bas*», écrit-il : on retrouve ici les grands débats de l'époque, Fichte et son athéisme, la peine de mort, la Révolution française (effet de son union libre ?). Il est souvent déprimé par Weimar. Il repart pour l'Italie et Venise,



Goethe dans la campagne romaine  
par Johan Tischbein

compose ses *Élégies romaines* – ses *erotica romana*, comme il le note. Quant à Christiane, elle trouve une langue pour son corps, sa féminité, sa sexualité, comme nous le rapporte l'auteur. Ses lettres témoignent d'un fait inhabituel dans cette société. Elle meurt en 1816. Goethe accuse le coup mais réussit à continuer à écrire son œuvre, tel un jeune homme, jusqu'au bout, en évitant la mort – comme le signale Canetti.

### Enquêtes contemporaines

Relire Werther ? Oui, 300 ans, cette année ! Patrick Ourednick, un auteur tchèque, publie un remarquable essai-récit intitulé : *Europeana, Une brève histoire du 20<sup>e</sup> siècle* (2). La forme narrative et alerte de cette coupe réglée dans l'Histoire fait penser aux styles de Gertrude Stein et à Sterne, pour le lyrisme épique qui malaxe les événements de la première guerre mondiale à Dada, de la

Révolution d'octobre à tous les «ismes», sous le mode ironico-loufoque et digressif.

L'auteur procède d'une manière inorthodoxe pour analyser les aberrations du siècle, les us et les coutumes, le pire et le meilleur des peuples, les idéologies les plus sinistres et les contre-idéologies surgies à la fin du siècle. Le panorama défile tel un reportage à un train d'enfer. Fin de l'humanisme ? Oui, et clin d'œil à Peter Sloterdijk et aux grands textes philosophiques. Il s'interroge sur la mémoire historique devenue mémoire de la mémoire et dresse un constat du malaise de la civilisation, des pathologies diverses, de l'hypercapitalisme, du retour du religieux, de la pléthore médiatique... de ce grand trouble identitaire où l'on ne sait plus si tout est fiction ou simulation.

Dans ce sillage, le romancier norvégien, Nicolaj Frobenius, avec *Je est ailleurs* (Actes Sud) a écrit un roman sur la perte volontaire d'identité (placé sous le signe de Rimbaud) et la falsification des médias visuels, à travers l'histoire d'un reporter qui disparaît. L'instantanéité audiovisuelle vide la ville de toute signification et de toute fonction, remarquait Marshall McLuhan. Mais la littérature se pense autrement. Les grands écrivains transmettent «*le sentiment de l'approche de l'expérience, plus que l'expérience atteinte*», écrivait Calvino.

À ce propos, un écrivain espagnol, Javier Marias, a écrit un bref texte assez savoureux sur les *Sept Raisons de ne pas écrire de romans et une seule de le faire !* Mais laquelle ? Il est vrai qu'un individu moyennement cultivé et ayant fait des études peut se mettre à composer une fiction, raconter des histoires, à l'image de la société dans laquelle il vit, sans pour autant faire une œuvre novatrice, ni prendre en compte l'histoire du roman et de ses grands novateurs. Marias pointe dans cette série d'interrogations une singularité. La fiction est le seul endroit «supportable», car on y est bien installé. Non pas à la manière du romancier réaliste qui confond son activité avec le reporter, le documentaliste. Mais le véritable romancier qui reflète l'irréalité, ce qui aurait pu arriver et n'est pas arrivé. Ce qui est possible. La fiction est une consolation, écrit-il, la fiction est le futur possible de la réalité. Chaque romancier façonne, d'une certaine manière, un futur qu'il ne verra jamais (3). ■

(1) Traduit par Nicole Casanova, Éditions Actes Sud.

(2) Editions Allia.

(3) in *Literatura y fantasma*, 2001, Éd. Santillana.